

Recensions d'Hiver sans neige dans la presse russophone

traduction Guilhem Pousson

Slovo vne sebia

par Ouliana Iakovleva, 13 décembre 2025.

Dans cette section consacrée à l'autofiction, il est difficile d'éviter le nom de l'écrivain et traducteur Alexey Voïnov. Son ouvrage évoque lui aussi l'émigration : la fuite hors du pays natal (avec son mari et son chien) sur fond de guerre imminente ; les trajectoires de la relocalisation, via la Lituanie, le Monténégro, l'Allemagne ; et des perruches vertes, symboles d'une accalmie temporaire, d'une paix, d'une escale après une succession d'errances – escale qui lui a donné la force d'écrire ce texte.

Chez Voïnov, la guerre soude différents blocs de temps. D'une part, le présent catastrophique, marqué par la fuite hors du cauchemar provoqué par l'agression russe, et qui condamne les personnages aux tourments de l'exil. D'autre part, un passé lesté de la mémoire explosive des guerres précédentes – une mémoire effrayante, capable de justifier, sinon de produire, de nouveaux conflits. En définitive, comme le dit l'auteur, la guerre a toujours été là, même lorsqu'elle semblait absente : le militarisme est consubstantiel à la conscience collective russe.

La guerre s'empare du père du héros, qui devient un défenseur convaincu des événements en cours, un porte-voix de la propagande russe. La mère aussi parlait de la guerre ; elle qui n'a pas vécu jusqu'en 2022 la savait depuis longtemps inévitable – ce que son fils, bien sûr, refusait alors de croire. La guerre enclenche des processus irréversibles, annule la vie de tous ceux qui entendent sa voix et assistent à sa marche destructrice. Dans une telle situation, quitter le pays qui a déclenché la guerre n'est pas seulement un geste désespéré : c'est le seul chemin possible de résistance au présent. Il n'est donc pas surprenant que ce livre adopte un ton violemment confessionnel : à la fois parce qu'il interroge la faute personnelle et la responsabilité collective, et parce qu'il décrit sans concession le quotidien difficile de l'émigré, ou plus exactement de l'émigré homosexuel.

— Tu ne tiendras pas là-bas. Tu trouveras jamais de boulot. Comment tu vas faire ? Et quand les frontières vont fermer, tu pourras plus revenir. Tu seras coincé là-bas, sans travail, sans argent. Tu vas crever, c'est tout.

— Papa, y a une guerre. Tu comprends ça ? On peut pas rester.

— Tu flippes à cause de la mobilisation ? Ils ne te prendront pas. T'es bon à rien. Ils te flanqueront à l'arrière...

— Comment ça "à l'arrière" ?

Meduza, 29 décembre 2025.

En septembre est paru *Hiver sans neige*, récit documentaire du traducteur Alexey Voïnov – « voix russe » de Duras et de Guibert – sur son départ de Russie avec son mari. Le texte propose un auto-examen minutieux et profondément personnel de ce que signifie devenir émigré, de la manière dont s'opère cette métamorphose. La voix de l'auteur oscille librement entre un modernisme élevé et une langue orale, parfois grossière.

Articulationproject.net

Julia Podloubnova

Parmi les ouvrages de fiction qui m'ont paru les plus importants en 2025, je citerais, en tamizdat, *Les Protégés* de Jénia Berkovitch et *L'Éléphant* de Sacha Filipenko ; parmi les livres parus en Russie, *Rue Kholodov* d'Evguenia Nekrassova et *Les Sibylles* de Polina Barskova. Du côté de l'autofiction, je mentionnerais *Les Retours. Mémoires non-sérieux* de Macha Slonim, *Journal de Birobidjan* de Pavel Kouchnir, *Hiver sans neige* d'Alexey Voïnov, *Techno damoclès* d'Ilia Danichevski, *Écrit à Berlin-Ouest* de Larissa Mouraviova, et *Et j'ai pensé à Scott* d'Irina Machinskaïa. Enfin, en complément de cette liste, je recommanderais *La Classification des objets* de la poétesse et psychothérapeute Anna Galberstadt, un ensemble de notes sur l'expérience de la vie, sur l'exil et ses patients.

Babel Books

par Evgueni Kogan, rédacteur en chef de Babel Books

Alexey Voïnov est un remarquable traducteur du français vers le russe – vous avez très probablement lu à travers lui Marguerite Duras ou de Charles-Ferdinand Ramuz (dont nous avons publié la traduction), sans parler de *Là-bas*, *août est un mois d'automne* de Bruno Pellegrino ou de *Vingt minutes de silence* d'Hélène Bessette (également parus chez nous) ; si ce n'est pas le cas, ne boudez pas ce plaisir. Cette immersion profonde dans le modernisme français, et plus largement francophone, se reflète très naturellement dans le style littéraire que Voïnov adopte dans sa propre prose. La chronologie n'y est pas toujours linéaire ; le passé s'y révèle parfois plus vivant que le présent, et les traces qu'il laisse sont si profondes que ce sont elles qui orientent souvent le « récit » des

événements qui se déploient au présent. Je mets le mot *récit* entre guillemets, car comment parler de récit à propos d'une description de ce qui se passe ici et maintenant ? *Hiver sans neige* relève du genre de l'autofiction et raconte la fuite hors d'une Russie devenue fasciste d'un seul coup – c'est-à-dire, bien évidemment, au terme d'un long processus – après février 2022 ; il parle de sa propre douleur, qu'il ressent comme inadéquate au milieu de cette monstrueuse tragédie, du sentiment de culpabilité, de la honte, autrement dit de ce avec quoi il nous faudra vivre jusqu'à la fin de nos jours. Mais *Hiver sans neige* est aussi une tentative de réflexion sur sa propre famille, sur ses parents, sur leur influence ou leur non-influence, sur leur douleur à eux – car il y a là une douleur aussi, que nous ne comprenons pas toujours, mais qui mène, comme la nôtre, à un passé : leur passé. Et tout cela, Voïnov l'exprime dans une langue profondément marquée – quoique ce ne soit pas toujours immédiatement perceptible – par la tradition, ou plutôt les traditions, du modernisme français. Une combinaison de points de vue esthétiques à la fois frappante et inattendue.

J'avance maintenant à travers le temps, cette matière visqueuse, non parce que le passé que j'évoque est si lointain, mais parce que j'y retrouve partout la guerre. Il me semble que le temps – tout le temps – n'est qu'une seule et même masse gélatineuse, un bloc tremblotant : on touche d'un côté, ça bouge de l'autre. Respirer là-dedans est impossible. Quelque part, quelqu'un pousse. Est-ce moi à Weinheim ? Est-ce mon grand-père à Moscou ?

Hiver sans neige est un texte dur, à la fois profondément documentaire et profondément sincère, impitoyable envers lui-même, basculant parfois dans une hystérie compréhensible. Et, malgré tout, porteur d'une espérance de survie.